

reconnut toujours par de simples faits et non par des phrases de rhétorique, si étrangères à son tempérament.

Mais elle ne l'encouragea pas non plus. Elle l'accepta et l'ignora, comme elle ignorait tout ce qui intéressait la vie spirituelle de l'antique royaume de Dalmatie.

Cette fédération de municipes gouvernés par de vénérables statuts d'une immémoriale antiquité, ce peuple de l'arrière-territoire gouverné par des coutumes non moins immémoriales, Venise l'administra seulement à la surface, avec le moindre appareil de fonctionnaires, avec un grand nombre de décrets ducaux, avec un grand étalage de force militaire, plus maritime que terrestre, avec beaucoup d'interdictions commerciales, avec une jalouse surveillance internationale, toujours tenue en éveil par l'odieuse petite liberté de Raguse qui, dans un dur système de frontière militaire, ouvrait à l'esprit dalmate un soupirail vers toutes les brises des montagnes et de la haute mer.

Mais Venise ne sut ni ne voulut attenter à l'idiome national des Dalmates, ni ne voulut s'occuper de ses destinées. Elle garda une superbe indifférence. A la Cour des Médicis, notre langue réclamait l'attention des hommes instruits, dès le XVI^e siècle ; et Laurent le Magnifique ne dédaignait pas de faire enseigner publiquement à Florence le slave (serbo-croate)